

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

Chapitre III. De la division des propositions en vraies & fausses, en certaines, incertaines, & probables.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9219

tion libre. *Pierre jouera ou ne jouera pas* ; l'alternative est vraie, *Pierre jouera*, cela n'est pas certain. *Pierre ne jouera pas*, cela est de même incertain, celui qui affirme & celui qui nie, affirment & nient tout à propos, & se trompent, puisqu'ils posent comme certain ce qui ne l'est pas. Poser l'un de ces deux cas inévitable, afin d'en conclure la *Fatalité*, c'est employer une preuve qui suppose ce qui est en question.



CHAPITRE III.

De la division des propositions en vraies & fausses, en certaines, incertaines, & probables.

Défini-
tion du
vrai & du
faux.

I. **U**N proposi-
tion est *Vraie*,
lors qu'elle affirme ce qu'il
faut affirmer, & qu'elle nie ce que
l'on doit nier; elle est *Fausse*, lorsqu'elle affirme ce qu'il faut nier, ou qu'elle nie ce que l'on doit affirmer. Car nous pensons vrai, ou nos jugemens sont vrais, quand les choses sont telles que nous les disons, que
nous

nous unissons ce qu'on doit lier, & que nous opposons ce qu'on doit séparer.

On ne sauroit contester ces définitions. Ceux qui affectent de douter si nous connoissons effectivement quelque chose, & qui demeurent toujours suspendus entre le oui, & le non, dans la crainte, disent-ils, de se méprendre, ne flottent dans cette incertitude, que parce qu'ils ignorent si les choses sont conformes à nos idées, & qu'ils croient manquer de caractères auxquels on reconnoisse sûrement celles de nos idées qui représentent les choses, d'avec celles qui ne les représentent pas.

II. Pour découvrir ce caractère, sans lequel nous ne rencontrerions la vérité que par hazard, & sans lequel ou tantôt nous rejetterions comme faux ce qui seroit vrai, & tantôt nous embrasserions comme vrai ce qui seroit faux, ou enfin nous nous trouverions réduits à une perpétuelle défiance & à une perpétuelle incertitude, pour découvrir, dis-je, ce caractère, je me demande d'abord ce que c'est que *d'être assuré*,

Ce que
c'est qu'être
assuré.



c'est ne pouvoir douter, c'est ne pouvoir s'empêcher de croire, toutes ces expressions sont visiblement synonymes. On se contrediroit trop impudemment, si l'on disoit qu'on doute de ce qu'on ne peut s'empêcher de croire; Or dès qu'un homme se contredit si grossièrement, ou qu'il se plait à parler sans savoir ce qu'il dit, le meilleur est de le laisser, & il auroit tort de se plaindre, si l'on refuse de raisonner avec lui, puisqu'il affecte de ne raisonner pas. On peut toujours s'empêcher de croire, lors que par négligence, ou par opiniâtreté, on ne se rend ni attentif à ses idées, quand on pense; ni à la signification des mots dont on se sert, quand on parle, ou que l'on écoute les autres. Mais lors que l'on applique son attention, je soutiens qu'il y a bien des cas où *l'on ne peut s'empêcher de croire*, & par conséquent de tomber d'accord que *l'on pense vrai* & conformément aux choses.

Quand on fait ce qu'on ne faudroit éviter de faire en prenant ces expressions dans toute la rigueur de
la

la lettre, on n'est ni blâmable ni louable.

Cette évidence victorieuse il faut s'y rendre attentif quand elle se présente, il faut la chercher quand on ne l'apperçoit pas encore. Mais on n'abuse que trop souvent de sa liberté, en détournant son attention d'une vérité, qui gêne & souvent par paresse souvent encore par intérêt & par divers motifs, on prend le parti de demeurer en suspend ou de rester dans l'ignorance; on se détermine même à embrasser ce en quoi on trouve son compte, on l'adopte avec empressement, quelques fois nonchalemment, mais toujours on l'adopte. Qu'on interroge ceux qui se sont ainsi déterminés, & on se convaincra bientôt, qu'ils ne voient point, qu'ils croient sans lumière, ou qu'ils s'imaginent de croire, & tels sont une infinité de chrétiens qui vivoient tout autrement s'ils s'étoient déterminés à croire pour avoir senti la force des preuves.

Certitude
dans nos
idées. Mr.
Sg. Intr.
Ch. XIII.

III. Pour établir cette vérité par ordre, je considère que nos jugemens & nos propositions roulent, ou sur nos idées ou sur les choses

B 4 qui



qui existent au dehors de nous. Quant aux jugemens que nous portons sur nos propres idées, le moyen de douter qu'on ne voie la seconde, ou l'exclusion de la seconde contenue dans la première, quand elle y est effectivement? on le voit, on le sent, car les perceptions sont des actes qui se sentent, & peut-on s'empêcher de croire que l'on sent en effet ce que l'on sent? il faut pousser l'impudence au dernier excès pour oser soutenir le contraire. Mais, dira-t-on, souvent je me suis trompé en méditant & par conséquent j'ai crû voir dans mes idées ce que je n'y vois point, voilà pourquoi je doute, & à chaque moment j'appréhende que peut-être je ne croie voir ce que je ne vois pas. Je réponds que l'on parle seul aussi bien qu'en compagnie, & qu'en méditant, si on ne roule pas des mots dans sa bouche, on les roule au moins dans sa tête. Il peut donc arriver qu'emporté par la chaleur du discours intérieur, aussi bien que de l'extérieur, qu'entraîné par le feu de la composition, l'on suppose au delà de ce qu'on voit; mais il n'est pas

pas permis de conclure, je me suis trompé quand j'ai supposé sans voir, donc maintenant que je vai pié à pié, maintenant que j'examine partie après partie, que je me rend attentif, & que je sens invinciblement que je vois, peut-être néanmoins que je ne vois pas; on ne sauroit se parler ainsi sérieusement, hormis d'avoir le cerveau renversé. Il y auroit autant de folie à tenir ce langage, qu'à s'imaginer, malgré son sentiment, que peut-être on n'a pas la main dans de l'eau fraîche, parce qu'une fois on s'est brûlé dans de l'eau chaude.

Pour éviter la précipitation & les erreurs où elle jette, pour voir effectivement, & ne pas supposer simplement que l'on voit, il faut, comme nous venons de l'insinuer, aller pié-à-pié, commencer par les idées simples, se rendre toujours attentif à la génération des composées, examiner enfin les jugemens que l'on a prononcés, & les conclusions que l'on a tirées, en désassemblant & en rassemblant les idées qui les composent. J'en donnerai un exemple facile; Lors que j'ai dit avec trop de

B 5 . pré



34 LA LOGIQUE.

précipitation 7. & 8. font 6. j'examine mon calcul & je reconnois mon erreur, en disant 16. c'est une dixaine & 6; afin donc que 7. & 8. égalent 16, il faut que comme la première partie de l'un, favoir de 7. est plus petite que dix (la première partie de 16) de 3. unités, la seconde de son côté, favoir 8, surpasse aussi de 3. unités la seconde de 16 qui est 6, or cela n'est pas, il s'en manque un : je recommence donc & je vois que je ne me ferois point trompé si j'avois dit, Je veux assembler 7. & 8, la première partie 7. est inferieure à dix de 3 unités, je les prens sur la seconde 8 & il reste 5, donc 7 & 8 font 7, 3 & 5 ou 10 & 5, ou 15. Mais il faudra bien du tems, dira-t-on, & on avancera peu dans les Sciences, si on n'y va ainsi que pie-à-pié, & si on ne marche que par examens réitérés; en passant avec tant de précaution du simple au composé. Je ne sai qu'y faire. Que l'on me montre une autre route plus courte, mais également sûre, je la suivrai avec empressement & je la recommanderai aux autres de tout mon



mon pouvoir. Mais jusqu'à ce que l'on m'ait fait part de cette découverte, j'estimerai que faire des progrès c'est assembler des vérités, quand même elles feroient en petit nombre, & non pas entasser pêle-mêle, dans sa Mémoire le faux & le vrai, un peu de certain & beaucoup de douteux; car de cette manière la perte absorberoit la gain. D'ailleurs, avec la méthode, qui me paroît nécessaire, on ne laisse pas d'avancer, & beaucoup plus qu'on ne le croiroit d'abord, 1. parce que la Vérité éclaire l'Esprit, & lui donne tout autrement de fécondité que l'Erreur, 2. si même chaque jour on ne fait pas de longues traites dans l'heureux País de la Vérité, quand on y voiage avec tant de circonspection; on n'est pas non plus obligé de s'arrêter tout court, & beaucoup moins de rebrousser, comme il arrive à tout moment à ceux qui se laissent aller à leur impatience. Après tout la justesse d'Esprit qu'on se procure en conduisant ses études avec cette circonspection, est infiniment plus estimable, qu'une Mémoire chargée d'un très-grand nombre de proposi-



tions rassemblées à la hâte, quand même par un heureux hazard, elles se trouveroient toutes véritables. Qu'on règle exactement ses heures, qu'on soit assidu au travail, on aura fait bien des progrès en moins de tems qu'on ne pense.

Au reste, les connoissances, qui roulent sur nos idées, ne se renferment pas dans une petite étendue. La Science de la Quantité en général, la Science des Nombres, la Géométrie, le grand Art de raisonner juste, la connoissance de nous-mêmes, la Doctrine des mœurs, tout ce que ces Sciences renferment, est établi sur des principes de sentiment, & roule uniquement sur la comparaison des idées du vrai & du faux, de l'égal & de l'inégal, de la proportion, de la convenance, de l'équité, de la bienséance : idées qui sont certainement en nous, & sur lesquelles il est en notre pouvoir d'arrêter notre attention aussi souvent, & aussi long-tems qu'il nous plaira. Il y auroit-là de quoi occuper plusieurs vies.

P. Buff. Met. Entret. IV.

On distingue les Vérités en *Inter-*

ter.

ternes, & externes. Les premières consistent en liaison d'idées; & les secondes, dans leur rapport avec les objets extérieurs.

Entret. V. Il pose pour caractère de Vérité & de Certitude *ce qui est tellement imprimé dans les Esprits des hommes.* (Je dirois, ce qui fait une telle impression sur un esprit attentif) *qu'il leur est impossible d'en juger autrement.*

Entret. VI. Il est des vérités dont l'évidence est plus vive : Il en est dont l'évidence est moins vive, mais qui n'en sont pas moins réellement évidentes : Il faut donc distinguer la vivacité de l'évidence, d'avec la certitude.

IV. Je viens aux propositions, qui ont pour objet les choses qui existent au dehors de nous. Celui qui avoué qu'il croit, & croit sans pouvoir s'en empêcher, mais ajoute en même tems qu'il doute, si ce qu'il croit ainsi est vrai, ne pense pas à ce qu'il dit, & parle en homme qui ne se fait point une peine de se contredire. Or il nous est impossible de ne pas croire : par conséquent il nous

Certitude
sur les
choses ex-
ternes.

est

est impossible de ne tenir pas pour vrai, que, s'il y a des Cercles & des Triangles au monde, tels que nos idées les représentent, ils renferment certainement & réellement les propriétés dont nous trouvons les idées dans la notion des Cercles & des Triangles; de sorte que, sur ce principe, le Systême que nous bâtirons sur l'Univers, fera du moins un Systême lié.

Mais lors que sur les idées que j'ai de l'acier, du leton, du mouvement, des rouës, des pignons, des dens qui s'y engrainent, & de leurs combinaisons &c. je me persuade que je puis construire une montre, & je crois voir que le succès répond à mon attente; Lors que j'en fais une seconde, une troisième, une centième, &c. & que je crois voir de même le profit qui m'en revient; quand je destine ce profit à de certains capitaux, dont les revenus, ou les idées des revenus, viennent me saisir à point nommé, suivant l'ordre de mes projets: Quand, dis-je, je me rends attentif à cette suite de Sensations, il m'est impossible de douter que les choses que je crois

crois

crois voir, ne soient réelles; je ne faurois m'empêcher d'être plein de certitude, non par un principe d'impatience qui m'entraîne à croire, mais parce que je m'y trouve forcé par l'évidence qui m'éclaire, & par la répugnance que je me sens à soutenir des contadictions.

Mr. Locke Liv. IV. Chap. XI. 8.

„ Si après tout cela un sceptique
 „ me dit que tout n'est que songe,
 „ je le prierai de considérer que lui
 „ même songe qu'il forme cette ques-
 „ tion, & qu'il n'importe pas beau-
 „ coup qu'un homme éveillé prenne
 „ la peine de lui répondre. *Il ajoûte*
 „ *ensuite*, que la certitude de nos
 „ connoissances est aussi étendue que
 „ nôtre condition le requiert, puis-
 „ que nous parvenons, avec une
 „ certitude suffisante, à connoître
 „ ce qui est convenable à nôtre na-
 „ ture, & à le distinguer de ce qui
 „ lui est contraire.

„ Et L'Art. 7. Mes yeux voyent,
 „ ma main écrit, je ferme mes yeux,
 „ & j'arrête ma main, quand il
 „ me plait, je recommence à vou-
 „ loir; mes caractères se forment;
 „ je les fais lire à un autre qui pro-

„ non-

„ nonce précifément tout ce que je
 „ m'étois propofé décrire: Il en eft
 „ de même le lendemain, les mêmes
 „ objets font les mêmes impreffions
 „ fur les mêmes organes. Vous croyés
 „ voir du feu: Voulés vous favoir
 „ fi c'eft fonge ou réalité, plon-
 „ gés y la main. Quelle différence
 „ encore entre sentir l'impreffion &
 „ fe fouvenir qu'on l'a sentie! Qu'el-
 „ le ait été agréable ou douloureuse,
 „ il dépend de nous d'en exciter le
 „ fouvenir, mais non pas d'en re-
 „ nouveller le fentiment.

Par l'impreffion que des objets
 ont faite fur mes yeux, j'ai apper-
 çu en eux quelque changement, c'est-
 à-dire, la naiffance de quelque effet;
 Je cherche à me former les idées de
 quelque caufe capable de produire
 cet effet. Je viens à bout de m'en
 former une, qui, comparée avec cel-
 le que j'ai du fujet fur lequel cette
 caufe fupposée s'exerce, je vois que
 ce que j'ai apperçu pourroit en re-
 fultier.

Dès-là j'ai recours à mes fens,
 & s'ils m'apprennent qu'une caufe
 répondante à mes idées existe effec-
 tivement, & agit fur un fujet, tel
 que

que je me le suis représenté, j'adopterai mes conjectures, ou du moins, en mettant à part mes préventions, je m'animerai à les vérifier, & de cette manière, de la liaison de mes idées je passe à m'affirmer qu'il y en a de toutes semblables, entre des objets qui existent au dehors de moi.

On se trompe donc, & on avance des propositions fausses, en deux manières. Premièrement, lorsqu'on suppose l'idée, ou les idées d'un attribut renfermées dans celles du sujet, sans s'être donné le tems & le soin de sentir, si effectivement si elles y sont.

En second lieu, on se trompe en supposant entre les objets extérieurs & nos idées, des rapports qui n'y sont pas, & en supposant celles-ci plus exactement représentatives qu'elles ne le sont.

Il me semble que cette remarque servira à démêler les Paradoxes que le P. Buffier s'est divertie à écrire dans l'exemple deuxième de sa II. Logique.

Dans l'exemple III. il prouve très bien, que toutes les sciences,
qui

qui ne roulent que sur nos idées internes, sont susceptibles de Démonstrations, autant que la Géométrie; mais en même tems, il a raison de remarquer, que dès que les objets ajouteront quelque chose aux idées abstraites, sur lesquelles roule la Démonstration, la certitude tombera.

Le même Père Buffier fait semblant de prouver, que tous les hommes raisonnent également juste; car dit-il, chacun raisonne sur ses idées, & est fondé à raisonner sur elles: car, ajoute-t-il, nos idées sont des actes qui se font sentir, nous les apercevons & nous voyons ce qu'elles renferment; or chacun a raison de dire, mon idée renferme ce que j'y vois, ce qu'elle me fait sentir.

L'un dit, chés moi l'idée d'un bon Livre c'est l'idée qui contient du nouveau & du brillant, j'apperçois dans un Livre ce nouveau & ce brillant.

Un autre dit, chés moi l'idée d'un bon Livre c'est l'idée d'un livre estimé des connoisseurs; or je m'apperçois que les connoisseurs n'estiment pas ce livre, donc mon idée a droit de lui refuser le Titre de bon.

Mais

Mais 1°. il n'est pas vrai que les hommes raisonnent toujours suivant leurs idées; car souvent une conclusion assemble des mots dont la signification de l'un détruit la signification de l'autre; & souvent encor les Principes d'où l'on conclut, ne signifient rien, ou signifient peu.

2°. Souvent encor les idées qu'on assemble dans une conclusion s'étendent plus loin que les idées renfermées dans un Principe du quel la conclusion se tire.

3°. Lors même que les idées du Principe sont parfaitement d'accord avec celles de la conclusion; cette conclusion ne laissera pas d'être trompeuse, si les idées du Principe ne sont pas de justes représentations de l'objet que la conclusion doit faire connoître: car dans ce cas, plus il y a de conformité entre le principe & la conclusion, moins celle-ci est instructive.

4°. On assemble plusieurs idées, il n'y a rien dans cet assemblage que la raison n'approuve: on exprime cet assemblage par des mots; jusques ici tout est bien. Mais il arrive, dans la suite, qu'on oublie une partie
des

des idées que l'on a attachées à un terme ; il arrive même qu'aux idées qui se sont échappées, on en substitue d'autres. Alors, on ne laisse pas de supposer vrai. Ce terme ainsi métamorphosé, on se dispense d'un nouvel examen, & on tire une conclusion de ce principe dont on croit toutes les idées bien assorties, quoique quelques unes ne le soient pas.

Le Père Buffier fait lui-même cette remarque, & il y en ajoute d'autres qui se rapportent à celles que nous avons aussi établies entre les principales causes de nos erreurs.

Il y a outre cela des propositions qui peuvent me paroître douteuses, quand je ne considère les choses que sous des idées *vagues & abstraites*, mais qui deviennent indubitables dès que je me rends attentif aux idées *déterminées & concrètes*. Par exemple, il n'implique pas contradiction que plusieurs milliers d'êtres s'accordent à me dire de bouche & par écrit qu'il y a un Paris au monde, sans que pourtant il y en ait un. Mais que les hommes, bâtis comme ils sont, s'accordent uniquement à se gêner toute leur vie, en vue de former

mer un Systême de mensonges, si lié qu'on n'en puisse découvrir l'illusion, & soient continuellement sur leurs gardes, pour ne rien laisser échapper qui soit contraire à leurs fictions, sans que de tant d'attention il leur revienne aucun avantage, que le plaisir de se voir dans l'erreur, c'est ce qui implique contradiction avec leur naturel, & qu'il m'est impossible de croire. La connoissance que nous avons des hommes, jointe à l'amas de tant de circonstances, suffit pour nous persuader sûrement des faits, sur lesquels des abstractions métaphysiques pourroient répandre des doutes.

V. Quand on n'est déterminé par aucune lumière à convenir d'une proposition, quand la relation du sujet avec l'attribut est tout-à-fait obscure, une telle proposition est appelée *Incertaine*.

On définiroit mal l'incertain par un mélange de vrai & de faux, de croiable & d'incroiable: on est dans l'incertitude lorsque des raisons font pancher à acquiescer, mais se trouvent affoiblies par d'autres, qui font demeurer en suspens.

VI. Quand l'*affirmative* est appuyée par des raisons, & la *negative* par d'autres qui nous paroissent *égales* en force, elle mérite encore le nom d'*incertaine*. Que si les raisons sont un peu plus fortes d'un côté que de l'autre, mais seulement *un peu plus*, elle est moins incertaine, & on l'appelle *douteuse*.

Vraisemblance.

VII. A mesure que les raisons se fortifient d'un côté, & que celles du côté opposé s'affoiblissent, la proposition devient moins douteuse, & par conséquent elle prend des degrés de *probabilité* & de *vraisemblance*.

Dans les cas où l'Evidence ne prouve pas une parfaite certitude, & dans lesquels on se trouve obligé ou même en liberté de choisir, il faudroit avoir perdu l'Esprit, pour préférer le parti qui paroît le moins sûr & le moins probable, à celui qui paroît, & que l'on sent plus vraisemblable. Il n'y a que sur des faits d'une entière indifférence, où il soit permis de se déterminer ainsi par fantaisie; encor doit on se faire un scrupule de se déterminer si légèrement. Un ou deux actes réitérés suffisent pour faire naître le commencement d'une

d'une habitude. On passe par degrés de la vraisemblance à la certitude, à mesure que les Propositions vraisemblables se trouvent avoir plus de rapport avec les Certaines ; à mesure encor que l'examen fournit de quoi en fortifier les preuves ; car de degrés en degrés on peut parvenir à des découvertes démonstratives.

VIII. Ce ne sont pas là des noms qui conviennent aux propositions regardées absolument en elles-mêmes. Ces termes marquent simplement les rapports d'une proposition avec l'état présent de notre connoissance. La même proposition sera par-là *incertaine* pour l'un, *douteuse* pour un autre, qui verra un peu clair, & elle paroîtra *vraisemblable* à un troisième qui l'ayant examinée plus longtems, ou avec plus d'attention, aura mieux vû la force des raisons qui l'appuient, & la foiblesse de celles qui la combattent. Elle sera enfin *certaine* pour un quatrième, qui aura poussé les preuves qui en établissent l'affirmation ou la négation, jusqu'à cette évidence qu'on ne peut éluder, sans tomber en contradiction.

Rapport
des propositions
avec
nous.

Cha-



Chacun peut s'en former quelques exemples, en réfléchissant sur les degrés par lesquels il a avancé ses connoissances; car pour ceux que je pourrois proposer, ils ne conviendroient pas à tous, puisque ce qui est *douteux* pour l'un, est déjà *probable* pour l'autre, & paroît *démontré* à un plus habile. Je me contenterai donc d'un seul.

IX. Je suppose qu'un homme comprend ce que c'est que *Triangle*, *Angle droit*, *valeur de deux droits*, & qu'il n'en fait pas d'avantage. Si là-dessus on lui demande, s'il croit que *dans chaque Triangle la valeur des trois Angles se reduise à la somme de deux droits*, il sera absolument dans *l'incertitude*, & il y resteroit encore, si deux Mathématiciens, d'une égale réputation, & également ses amis, lui assuroient, l'un que cela est vrai, l'autre que cela est faux. Mais s'il avoit ouï dire que cette proposition passe constamment pour démontrée, & qu'un homme habile & de ses amis l'assurât qu'on s'est trompé, ce témoignage seul opposé à plusieurs le mettroit dans le *doute*. S'il s'avisait de
me-

mesurer les trois Angles de plusieurs Triangles, avec un demi-cercle bien exact, plus il en mesureroit, plus la proposition, que ces mesurages réitérés confirmeroit, lui deviendroit *vraisemblable*. Cependant de cent & de mille expériences, il ne pourroit pas conclure, sans aucune défiance, à toutes celles qui pourroient se faire dans la suite des siècles; il lui faudroit, pour l'amener à la *certitude* d'une démonstration tirée de la nature même du Triangle, qui lui prouvât que le moindre écart, soit en dessus, soit en dessous de cette égalité, implique contradiction avec la constitution du Triangle.

Quand on ne veut pas se donner la peine, ou qu'on n'est pas en état d'examiner la force des preuves sur lesquelles une proposition est établie & d'en juger par ses propres lumières, on regarde comme *vraisemblable* ce que quelques hommes savans soutiennent; comme plus *vraisemblable* ce dont plusieurs tombent d'accord; comme plus *vraisemblable* encore ce dont tous les Savans conviennent. Une proposition enfin, que personne ne conteste, est dans le



plus haut degré de la vraisemblance. Je suppose toujours qu'on ne l'a pas examinée elle-même.

Deux corps qui tombent perpendiculairement, s'ils sont d'égale matière & d'égale forme, parviennent chacun, au bout de la même longueur, au même degré de vitesse, l'expérience ne permet pas d'en douter; A & B sont deux boules égales qui tombent l'une perpendiculairement, l'autre obliquement; A aura plutôt fait son chemin A C, que B son chemin B D, mais la vitesse acquise en C sera précisément égale à celle qui est acquise en D.

Si les hauteurs A B & E F sont égales, la boule G emploiera plus de tems, pour parcourir G H qu'il n'en faut pour parcourir B D. Mais en H & en D les vitesses seront égales, puisque les plans obliques sont de même hauteur, & que la vitesse acquise en H, est égale à celle qui est acquise en P; & celle-ci égale à celle qui est acquise en G.

Il faut avouer que ces vérités sont dans le plus haut degré de vraisemblance: aussi Galilée les suppose-t-il, & ne s'est point trompé en le supposant,

tant, mais M. Varignon les a démontrées. Ces vérités naissent immédiatement avec plusieurs autres d'un même principe Général.

Je doute qu'il y ait de Mémoire assez heureuse pour se rappeler incessamment, & dès le moment qu'on le veut, non seulement le sens de toutes les propositions, dont on s'est une fois convaincu; mais de plus leurs preuves, & l'enchainure des idées qui ont amené à la certitude. Cependant, en ces cas là, on ne sera pas réduit à douter, & on persévérera dans la certitude, appuyé sur cette maxime évidente, que dans les matières nécessaires, ce qui a été une fois vrai, le demeure immuablement. Par là on demeurera persuadé de ce dont on se souvient d'avoir été très convaincu.

Cependant lors que l'on entreprend de faire servir une connoissance que l'on a déjà, à s'en procurer de nouvelles; pour plus grande sûreté, & pour éviter de se faire illusion à soi-même par des équivoques, il importe de se rappeler le sens précis d'un Théorème sur lequel on veut bâtir, & rien n'est plus à



pos que de se rendre bien attentif aux preuves de ce Théorème, dont la vérité, & par conséquent le vrai sens dépend des preuves qui en ont fait naître la persuasion.

Le Père Buffier, *Log. II. Art. IV.* appelle Jugement par voye de *Principe*, une connoissance qui nous vient immédiatement des objets, sans qu'elle puisse être tirée d'aucune connoissance antérieure ou précédente.

Il appelle Jugement par voye de conséquence, la connoissance que notre esprit, agissant sur lui-même, tire de celle qui nous est venue par voye de principe.

Cette distinction me paroît revenir à celle, par où j'ay commencé ce Chapitre ; seulement la mienne laisse à part la question de l'origine des idées, elle n'en a pas besoin.

Les exemples que nous avons allégués, dans ce chapitre, prouvent que de la connoissance, qu'il appelle *intérieure*, on passe à *l'extérieure*, & par conséquent, de celle de conséquence, à celle de principe. Il est fondé à dire, que les propositions qui roulent uniquement sur nos Idées,

se

réduisent à des proposition *Identiques* 2 fois 3 c'est 6, se réduit à 6; c'est 6. Les 3 Angles d'un Triangle sont égaux à 2 droits, se réduit à celle-ci *la Mesure de 2 Droits* est la mesure de deux droits. L'analyse exacte des Idées les plus composées justifiera cette remarque; mais il faut bien prendre garde, de ne confondre pas des suppositions avec des Idées. *Un esprit ne peut pas agir sur un Corps.* Pour être en droit d'acquiescer à cette Conclusion, il faut avoir une idée de la substance qui pense, plus complète que celle que nous en avons. La Logique donne des règles, pour arriver au vrai sur les objets extérieurs, car elle en donne pour s'éclairer sur la Physique par la voye des expériences, & en général sur l'usage de nos sens.

Dans des matières nécessaires comme font des Théorèmes de Géométrie, on a des preuves nécessaires. Dans des matières contingentes, on en a, qui, sans être si nécessaires ne laissent pas d'être indubitables; c'est ce qu'on appelle des preuves *Morales*, quand elles suffisent pour établir une parfaite certitude: car on



donne aussi quelques fois le nom de preuves *Morales*, à celles qui ne vont qu'à une simple vraisemblance.

Il n'implique pas contradiction que dix faux témoins bien instruits de la vérité, & bien assurés qu'ils mentent, aiment mieux mourir dans les supplices que d'obtenir une entière impunité en se dédisant; cela n'implique pas contradiction, comme il implique contradiction, que deux côtés d'un Triangle soient plus petits que le troisième: Mais cela n'est pas moins indubitable. Jamais un homme qui fait usage de sa raison, ne se persuadera qu'une telle fureur puisse tomber dans l'Esprit de gens d'ailleurs sensés, tranquilles, de bonnes mœurs, & qui par l'obscurité de leur naissance & de leur vie très simple, doivent être très éloignés de la plus folle & de la plus excessive vanité.

Certitude
qui tient
contre les
objecti-
ons.

X. Lorsque la certitude d'une proposition est établie sur des preuves, dont l'Evidence force l'Esprit à acquiescer, cette certitude ne sauroit s'ébranler par des objections, quand même on ne pourroit y répondre, si on sent que l'impuis-
san-

sance où l'on se trouve de les résoudre, vient, non de quelque contradiction que l'on découvre nettement dans la proposition, mais uniquement de ce que le sujet dont il s'agit n'est pas assez connu, pour démêler toutes les questions auxquelles il peut donner lieu. Un homme raisonnable doutera-t-il que la chaleur n'amolisse la cire, & ne durcisse la boue, & que le froid n'affermisse l'eau & ne casse les pierres humides, lors qu'un Métaphysicien déploieroit sa subtilité à lui prouver qu'une même cause ne pouvant être contraire à elle-même, & combattre sa propre nature, ne peut produire des effets si opposés? Il sent bien qu'il n'est pas exercé à démêler & à expliquer ces idées vagues, & qu'il ne connoît pas assez la nature du chaud & du froid, non plus que la constitution des sujets sur lesquels ces qualités agissent, pour expliquer toute leur action, & rendre raison de toutes ses suites. On s'en tient à ce qu'on fait & qu'on voit, on y demeure ferme, & on laisse à part ce que l'on ignore & qui est obscur. Cette ma-



xime doit s'appliquer à une infinité de sujets, mais principalement à la Religion.

Lors que d'un Principe, qui avoit paru certain, on vient à tirer une conséquence qui étonne; la première chose qu'on doit faire, c'est de bien développer le sens de cette conséquence; Elle peut renfermer diverses parties, dont les unes, suites nécessaires du principe vrai, d'où elles sont tirées, ne présenteront rien que de très-croiable: Mais le reste, qui faisoit paroître la conséquence fausse, le fera en effet, & n'aura aucune liaison avec le principe d'où les parties véritables découlent.

La Sagesse est un Bien. Le Bien rend heureux. Donc le Sage est heureux dans les tourmens. Le Sage est heureux de ne les avoir pas mérités. Il est heureux de les soutenir avec patience; Il est heureux d'en espérer la fin, & de s'assurer qu'ils seront suivis d'un heureux sort. Ce sont là des biens que la Sagesse lui procure. Mais sa félicité reçoit elle quelque atteinte par ses douleurs? Oui sans doute, car la Sagesse n'est pas le

le seul bien. La Sageſſe ne renferme pas ſeule tous les biens.

Quand la difficulté ne fera pas entièrement levée par de ſemblables diſtinctions, il faudra de nouveau examiner les principes qui ſont obſcurcis par les conſéquences qu'on en tire ; Il en faudra développer les différens ſens, en bien peſer toutes les preuves, & comparer, l'une après l'autre, chaque partie de la conſéquence avec chaque partie du principe. Cette méthode ſervira ſouvent à corriger quelque erreur, & à dégager entièrement le vrai d'avec le faux. Elle eſt ſur tout d'uſage lors qu'un principe vague ſe trouve combattu par quelque concluſion déterminée ; car alors l'erreur de la conſéquence eſt manifeſte, & la vérité du principe eſt obſcure. Une propoſition vague eſt, pour l'ordinaire, du moins un peu équivoque, & il ſe peut qu'on l'ait priſe dans un ſens qui n'eſt pas vrai pour en tirer cette concluſion qu'on trouve fauſſe. On a beau m'embarraſſer, par des reflexions vagues, ſur la facilité des hommes à ſe tromper, ſur leurs diſputes continuelles, ſur le grand



nombre d'erreurs où ils sont tombés; quand on conclud de là qu'on ne peut s'affurer de rien, j'oppose à cette conclusion vague, ces propositions déterminées: Ne suis-je donc point assuré que je pense? Est-il incertain que la douleur soit plus incommode que le plaisir? Est-il incertain qu'on soit plus aimable quand on ne pense qu'à nuire aux autres, que quand on a à cœur leurs intérêts? De même encore, on a beau me dire qu'il n'y a qu'une seule Substance; que pour faire le plus petit changement, il faut produire ce qui n'étoit pas, & par conséquent avoir une force infinie; que l'infini fait tout, & qu'il est nécessairement ce qu'il est: Dès que de là on conclud que je n'ai ni liberté ni pouvoir, mon propre sentiment m'engage à me défier de ces idées vagues, j'y soupçonne du sophisme & de l'équivoque, & en les examinant, je le découvre.

Mais quelquefois aussi les principes d'où l'on tire une conclusion qui étonne & qui paroît les ébranler, ces principes sont si précis & si clairs, que plus on les examine de près plus on se convainc de leur vérité,
&

& ces conséquences qui surprennent en font des suites si nécessaires qu'on ne peut plus refuser de les admettre, dès qu'on est convenu des principes d'où elles naissent.

La divisibilité de la matière en fournit un exemple. Il ne peut y avoir dans un Corps aucune partie assez petite pour manquer absolument d'étendue, car des parties sans étendue ne sauroient former, par leur assemblage, aucune étendue & aucune grosseur; L'une ne sauroit ajouter quoi que ce soit à l'autre. Mais il suit de là qu'on divisera l'épaisseur d'un gland, en un si grand nombre de petites peaux, qu'il y en aura assez pour envelopper la Terre, & beaucoup au delà. Ces enveloppes seront trop minces, pour mériter encore le nom de peau, mais ce seront pourtant des enveloppes. L'Imagination a beau se révolter contre cette conclusion, & traiter de chimère ce qu'elle ne fait pas venir à bout de saisir; L'Entendement est convaincu & de la vérité des principes & de la nécessité de la conséquence, il comprend de plus, d'où vient que l'Imagination y répugne;



mais il méprise ses murmures & n'en est point ébranlé.

Les difficultés qu'on oppose à une vérité bien démontrée, aboutissent à prouver, non que nous nous trompons dans ce que nous connoissons évidemment, mais que nous ne savons pas tout. Ce qui n'a sa source que dans la foiblesse de nos yeux, ne doit pas nous empêcher de sentir la présence de ce que ces yeux voient, & de la lumière qui les éclaire suffisamment sur ces objets.

Il ne faut pas se laisser déconcerté par une difficulté, qui paroît renverser un système, il faut avoir le courage de l'envisager de près, & l'attention qu'on y donne fait naître de quoi la dissiper.

On lit dans l'hist. de 1711. qu'un Thermomètre qui avoit sa boule dans de l'eau, qu'un grand froid, qui régnoit alors, gela bien vite, monta toujours pendant 24. heures; l'eau où l'on plongea la boule, d'abord plus chaude que l'esprit de vin, le fit monter; qu'ensuite l'eau, en se gelant, & en s'étendant, pressa la boule, en diminua la capacité, & fit

fit monter sa liqueur ; qu'enfin elle cassa la boule , qu'on retira effectivement cassée.

Des événemens fortuits peuvent donner lieu à des circonstances paradoxes.

Il arrive souvent à deux personnes , qui sont dans des sentimens opposés , de s'embarasser également l'un & l'autre , par des objections , auxquelles ni l'un ni l'autre , n'a rien à répondre de satisfaisant. Dans des cas de cette nature , chacun reste dans son sentiment , & soit par opiniatreté , soit par paresse , on se refuse à un nouvel examen.

Cependant , dans des matières fort composées , & dont l'éclaircissement dépend de la combinaison d'un grand nombre de conséquences , il se peut aisément qu'on se soit fondé sur quelques suppositions. Quel risque court on de recommencer l'examen tout comme si la question étoit nouvelle & qu'on ne l'eût jamais étudiée. Peut-être viendra-t-on à s'appercevoir qu'on s'étoit trompé en tout ou en partie , & par là on aura lieu de se féliciter : peut-être trouvera-t-on des éclaircissèmens qu'on n'avoit pas su dé-

découvrir ; peut-être enfin verra-t-on clairement, que l'éclaircissement de certaines difficultés exigeroit des lumières, qui passent nôtre Sphère présente.

D'où vient qu'il y a si peu de certitude dans les Sciences.

XI. Si, pour parvenir à la certitude, il est nécessaire de suivre la méthode que nous conseillons dans ce Chapitre, il ne faut pas s'étonner de l'imperfection où sont encore les Sciences humaines. La plupart des Ouvrages sont un amas irrégulier de clair & d'obscur, de certain & de vraisemblable, & apparemment de vrai & de faux. Qu'on réfléchisse de bonne foi sur l'ordre, ou plutôt sur le désordre dans lequel on a fait ses études. Combien peu y en a-t-il qui se soient fait un devoir de les recommencer avec toute l'attention & la circonspection, dont il faut nécessairement user pour se garantir d'erreur ? Après avoir amassé des matériaux, par ci par-là, avec beaucoup de désordre, on vole aux emplois, où l'on aura occasion de les mettre en œuvre. Alors, à force de répéter ce qu'on n'a jamais bien examiné, on se persuade qu'on le fait. Une infinité de

de choses se présentent à tout moment, qu'on fait encore moins, qu'on n'a pas le tems d'examiner, & sur lesquelles pourtant on se croit engagé par honneur de dire quelque chose; on en parle donc, & on en parle conformément au caractère dont on est revêtu, c'est-à-dire, décisivement.

Une décision faite ainsi à la hâte, & sans connoissance de cause, le moien de l'appuier que par des raisons tout au plus vraisemblables? on s'accoutume par là à se payer de la vraisemblance, & à exiger que les autres s'en paient. On prête le poids de son autorité à des raisons qui en manquent: Or dès que le poids des raisons & de l'autorité sont une fois confondus, on ne sauroit en trouver un léger, sans se faire accuser de manquer de respect pour l'autre & de commettre un grand scandale; de sorte qu'aimer la Vérité, & ofer s'appercevoir que de certaines gens se trompent, c'est, aux yeux de bien des gens, fouler aux piés les plus sacrés devoirs, & insulter la Religion. Tous les jours des ignorans, à force de se méprendre, & de se faire
crain-

craindre, en viennent enfin, quoi que peu à peu, à cet excès de fierté & d'aveuglement.

Quand vous avoués simplement que vous ignorés une chose, qu'un autre croit savoir, cela flate son amour propre : Mais si vous ajoutés que les preuves qu'il en allègue ne vous paroissent nullement convaincantes ; Vous vous commettés avec la Vanité, & s'il ne s'irrite pas, c'est le plus souvent parce qu'il vous méprise affés, pour ne daigner pas vous haïr.



CHAPITRE IV.

Du Pyrrhonisme.

Explication des noms.

I. **C**E que nous venons de dire dans le Chapitre précédent suffira, sans doute, pour établir le repos, & former un goût de certitude dans tout Esprit raisonnable ; mais il y a des gens qui affectent de rester dans l'incertitude, & semblent craindre d'en sortir. On les a appellés autrefois *Academiciens*, parce que